

PU SONGLING

Chroniques de l'étrange

VOLUME I

Traduit du chinois et présenté par André Lévy

Edition établie par Jacques Cotin

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR



Éditions Picquier

Sommaire du tome I

Introduction	7
Biographie de Pu Songling	21

Chroniques de l'étrange

Autochronique

Préface de l'auteur rédigée en 1679	31
---	----

Premier rouleau

Contes 001 à 042	37
------------------------	----

Deuxième rouleau

Contes 043 à 082	233
------------------------	-----

Troisième rouleau

Contes 083 à 127	465
------------------------	-----

Quatrième rouleau

Contes 128 à 167	693
------------------------	-----

Cinquième rouleau

Contes 168 à 210	911
------------------------	-----

Sixième rouleau

Contes 211 à 255	1119
------------------------	------

Table détaillée du tome I	1333
---------------------------------	------

001 - Examen au poste de génie tutélaire

Le grand-père du mari de ma sœur aînée, Sieur Song, que je ne saurais me permettre d'appeler par son prénom, Tao, était alors bachelier boursier à la sous-préfecture.

Un jour que, malade, il s'était alité, Song vit venir à lui un planton qui amenait un cheval au front blanc et qui lui annonça, document en main :

« Veuillez vous rendre aux épreuves.

— Comment ? Passer précipitamment l'examen avant que le Maître ès littérature, notre inspecteur, nous ait honoré de sa visite ! »

Le préposé ne dit mot, lui faisant simplement signe de se presser. Song dut faire effort pour surmonter l'incapacité dans laquelle le mettait son état, enfourcher le cheval et le suivre. La route lui était tout à fait inconnue. Ils atteignirent les murailles et faubourgs d'une ville qui semblait être la résidence d'un prince, puis pénétrèrent quelque temps plus tard dans la vaste salle d'un édifice public magnifiquement décoré, en haut de laquelle siégeait une dizaine d'officiers mandarinaux, dont aucun n'était reconnaissable, sauf Guan Yu. On avait disposé sous l'auvent une paire de petites tables assorties de tabourets ; un bachelier était déjà là, assis au bout. Il prit place tout près de lui,



Examen au poste de génie tutélaire

à se toucher les épaules. Il y avait pinceaux et feuilles sur chaque guéridon. Peu après les papiers donnant le sujet tombaient du ciel en voletant. Il vit qu'il s'énonçait en huit mots : *Un deux des hommes avec intention sans intention.*

La composition achevée, ils remirent leur copie en haut de la salle. Dans celle de mon grand-oncle par alliance figurait ce passage : *Faire le bien avec intention ne mérite récompense, quoique cela soit bien ; faire le mal sans intention ne vaut châtement, bien que ce soit mal.*

Les divinités se passaient la composition en ne tarissant pas d'éloges. Elles convoquèrent le lauréat pour lui signifier : « Il y a un poste de génie tutélaire des murs et fossés vacant au Henan : vous êtes digne d'en occuper la fonction. »

Comprenant enfin ce qui lui arrivait, mon grand-oncle se prosterna en pleurant : « Oserais-je m'obstiner à décliner la faveur dont je suis l'indigne bénéficiaire, si je n'avais une vieille mère de sept décennies sans autre personne qui puisse prendre soin d'elle ? Je vous prie de lui laisser les années imparties par le Ciel courir jusqu'à leur terme : à cette réserve près, je me tiens à votre disposition. »

L'un des hauts dignitaires, aux allures de prince ou d'empereur, ordonna sur-le-champ la consultation du registre où figurait la longévité de la mère. Un greffier à longue barbe apporta un registre et, après l'avoir feuilleté, déclara : « Il lui reste neuf ans à passer au monde des vivants. »

Coupant court à l'hésitation générale, Guan Yu suggéra : « Il n'y a aucun inconvénient à charger le bachelier Zhang de la détention du sceau pour un intérim de neuf ans : sa mutation reste possible. » Puis, il se tourna vers mon grand-oncle : « Vous auriez dû vous rendre immédiatement

à votre poste. Mais, en considération de vos sentiments de charité et de piété filiale, un congé de neuf ans vous est accordé, au terme duquel il vous faudra répondre à nouveau à la convocation. »

Il adressa ensuite quelques mots de réconfort à l'autre candidat. Tous deux se prosternèrent jusqu'à terre. Prenant mon grand-oncle par la main et le raccompagnant au-delà des faubourgs, le bachelier lui dit être un certain Zhang de Longmont. En le quittant, il lui offrit un poème dont mon grand-oncle ne se remémorait qu'un distique :

*Tant qu'il y a des fleurs, le printemps demeure ;
Sans lampe ni lueur, la nuit s'illumine.*

En selle, mon grand-oncle lui fit ses adieux et partit. Atteignant son pays, il eut l'impression de s'éveiller au sortir d'un rêve.

En fait, il était mort depuis trois jours. Entendant des gémissements dans le cercueil, sa mère se porta à son aide pour l'en sortir. Il ne retrouva la parole qu'au bout d'une demi-journée. S'étant renseigné à Longmont, Song apprit qu'en effet un certain bachelier Zhang y était décédé ce jour-là. Neuf ans plus tard en effet, sa mère trépassait. Après avoir veillé aux funérailles, mon grand-oncle fit ses ablutions, entra dans sa chambre et s'éteignit.

Sa belle-famille qui habitait en ville, près de la porte de l'Ouest, le vit soudain passer en grand équipage, chevauchant une monture au poitrail couvert d'ornements ciselés et au mors décoré de tasseaux vermillon ; il entra dans la salle, salua et repartit, accompagné d'une imposante escorte de chars et de chevaux. Ignorant qu'il était devenu un dieu, les uns comme les autres, effrayés, se demandaient ce qui s'était passé. Ils coururent aux nouvelles en son village : c'est qu'il n'était plus !

Mon grand-oncle avait laissé une petite autobiographie, mais elle a malheureusement disparu à la suite des troubles. Ce récit n'en est qu'un modeste résumé.



002 - Homoncule dans l'oreille

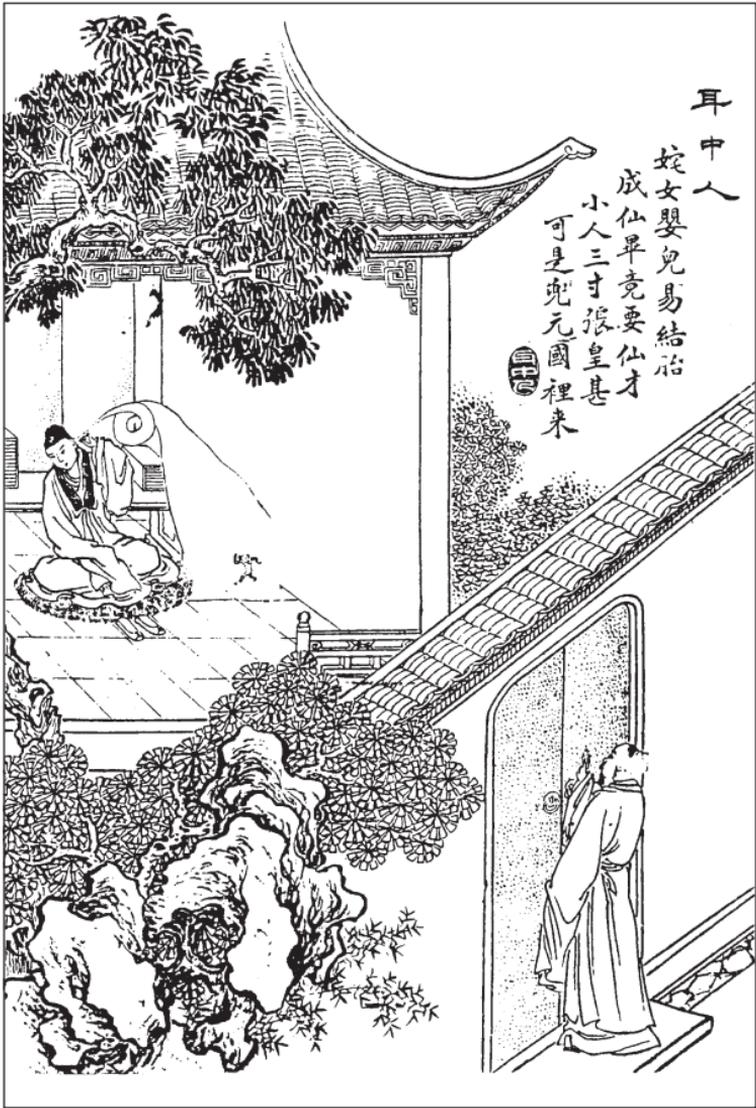
San prénommé Jinxuan, ce qui signifie « Mystère avancé », était un bachelier de la sous-préfecture.

Adeptes convaincu de l'art de conduire les souffles, il ne laissait froidure ni chaleur relâcher ses efforts. Plusieurs mois de pratique assidue lui donnait le sentiment d'être arrivé à quelque résultat.

Un jour, à peine s'était-il mis en posture de méditation qu'il entendit au creux de l'oreille une petite voix aussi fine que celle d'une mouche déclarer : « On peut voir ! » Dès qu'il ouvrait les yeux, il ne percevait plus rien. Fermait-il les paupières en régulant sa respiration, le chuchotement reprenait. Il se dit que le cinabre d'immortalité allait se réaliser en lui et s'en réjouit en son for intérieur. Il entendait dès lors la voix chaque fois qu'il s'asseyait pour méditer. Aussi pensait-il attendre que la créature reprenne la parole pour répondre, afin de l'épier.

Un beau jour, comme ça se remettait à parler, il murmura : « On peut voir ? »

Il sentit aussitôt un chatouillement à l'oreille, comme s'il en sortait quelque chose. Un coup d'œil en coulisse lui permit d'apercevoir un homoncule d'environ trois pouces, d'un aspect aussi repoussant qu'un *yaksha*, le



Homoncule dans l'oreille

démon d'origine indienne. Emmerveillé de le voir virevolter par terre, le bachelier concentra toute son attention en observant ses évolutions, quand, soudain, le voisin, venu emprunter quelque objet, se mit à l'appeler en cognant à la porte. A ce bruit le petit homme, pris de panique, fit le tour de la pièce tel un rat coupé de toute retraite vers son trou.

Sentant l'âme comme l'esprit lui manquer, Tan ne se rendit plus compte de la direction prise par l'homoncule. Il en resta frappé de démente, criant ou pleurant sans arrêt ; il ne put commencer à se rétablir qu'après six mois de traitements et de potions.



003 - Le Cadavre animé

L'homme, d'un certain âge, originaire de Yangxin, vivait au lieu-dit « Boutique des Cai », hameau à cinq ou six lis de la ville.

Père et fils avaient ouvert près de la route une auberge où les marchands itinérants pouvaient passer la nuit. Plusieurs charretiers qui faisaient le colportage logeaient régulièrement chez eux dans leurs allées et venues.

Un jour, alors que la nuit tombait, quatre hommes se présentèrent dans l'espoir d'obtenir un abri. Mais il se trouvait que toutes les chambres d'hôte étaient prises ; tout était au complet. Comme il leur paraissait exclu de revenir sur leurs pas, les quatre voyageurs insistaient, implorant l'aubergiste de les accueillir. Etouffant un soupir, le vieil



Le Cadavre animé

homme songeait qu'il pourrait leur ménager un gîte, mais il lui semblait ne pouvoir leur convenir. Comme il leur faisait part de ses craintes, les hôtes lui répondirent : « Ne sollicitant que le confort d'une simple natte sous un auvent, nous n'avons pas le choix et ne saurions avoir le front d'exiger quoi que ce soit de plus ! »

C'est que la bru de l'aubergiste venait de mourir. Alors que le corps reposait dans la chambre, le fils, parti acheter le bois du cercueil, n'était pas encore de retour. « Puisque le calme règne dans la maison en deuil, bon », se dit le vieil homme ; il se faufila jusqu'à la croisée des chemins pour indiquer la direction de la demeure à ses hôtes. Ils entrèrent dans la chaumière : une lampe brillait faiblement sur la table qui servait d'autel, derrière laquelle pendaient tentures et vêtements. Un suaire de papier couvrait la défunte. Puis leurs regards se tournèrent vers l'endroit où ils allaient dormir, l'arrière-salle où des lits de fortune étaient rangés les uns contre les autres. Recrus de fatigue d'avoir tant couru, les quatre voyageurs s'écroulèrent sur l'oreiller sitôt couchés. Leur respiration devenait de plus en plus rauque. Un seul restait à demi conscient. Tout à coup, ce dernier entendit un bruit de craquement du côté du lit mortuaire. Il ouvrit aussitôt les yeux. La flamme de la lampe devant la dépouille funèbre jetait une vive lumière : la morte avait écarté le suaire ! La voilà qui descendait peu après de sa couche, avançait lentement et pénétrait dans l'arrière-salle. Le visage couleur de l'or pâle, elle avait le front serré d'un carré de soie écrue. S'approchant des lits, elle soufflait par trois fois sur les dormeurs, les uns après les autres. Epouvanté, le quatrième, dans la crainte qu'elle ne vînt ensuite à lui, tira subrepticement la couverture pour s'en couvrir la tête, retenant sa respiration pour mieux entendre.

En effet, la femme ne tarda pas à venir souffler sur lui de la même façon. Il sentit qu'elle quittait la pièce, et bientôt entendit le crissement de papier du suaire. Sortant la tête pour hasarder un coup d'œil, il constata que le cadavre avait repris sa position rigide de gisant.

Au comble de l'épouvante, n'osant produire le moindre bruit, il s'enhardit à pousser du pied ses compagnons en catimini, mais sans parvenir à susciter la moindre réaction de leur part. Considérant qu'il ne lui restait pas d'autre solution que de se rhabiller et de filer dehors, il venait de se lever et secouait ses vêtements quand un crissement se fit de nouveau entendre. Effrayé, il se recoucha sur le ventre, la tête rentrée dans les épaules sous la couverture. Il se rendit compte que la femme était de retour : elle ne reparti qu'après avoir soufflé sur lui à maintes et maintes reprises. Un moment plus tard, le grincement du lit mortuaire l'avertit qu'elle s'était recouchée. Il sortit alors tout doucement la main hors de la couverture pour atteindre son pantalon qu'il enfila en hâte avant de se précipiter dehors pieds nus. Le cadavre se levait à son tour, apparemment dans l'intention de se lancer à sa poursuite. Mais au moment où la morte écartait les rideaux, le voyageur était déjà sorti après avoir trouvé le temps de tirer la barre de la porte. Elle le suivait au galop ! Il courut en hurlant de terreur sans éveiller l'alarme au village. Il s'apprêtait à frapper à la porte du maître des lieux, mais de peur d'être retardé et rattrapé, il se ravisa et s'engagea sur la route en direction de la ville, prenant ses jambes à son cou.

Atteignant les faubourgs de l'Est, il aperçut un ermitage et, entendant le bruit mat de « poissons de bois », se mit à gratter anxieusement au portail du monastère. Alarmés par cet appel insolite dans la nuit, les religieux ne montraient aucune inclination à le recevoir sur-le-champ.

Comme le voyageur tournait les talons, la morte était sur lui, à une distance d'à peine plus d'un pied. Il était aux abois, en péril extrême. Devant le portail se trouvait un tremble au tronc d'une circonférence de quatre ou cinq pieds. Aussi, s'en faisant un écran, il passait à gauche quand elle le menaçait à droite, à droite si elle tournait à gauche. La fureur du cadavre ne faisait que croître, mais la fatigue gagnait l'un et l'autre. Brusquement la morte se dressa. L'homme, en sueur, haletant, s'abritait derrière l'arbre. Dans un dernier et violent effort, elle tendit les bras pour le saisir par-delà le tronc. Sous le coup de la terreur, il s'effondra. Le cadavre qui embrassait l'arbre, l'ayant manqué, redevint rigide.

N'entendant plus rien après avoir longuement écouté, cachés à l'intérieur, les moines se décidèrent enfin à sortir précautionneusement et virent l'homme gisant à terre. A la lueur des chandelles il leur parut mort, mais de faibles palpitations demeuraient perceptibles au bas du cœur. On le porta à l'intérieur où il ne revint à lui qu'à la fin de la nuit. Interrogé après avoir bu de l'eau chaude, le voyageur raconta tout ce qui lui était arrivé. La cloche du matin avait alors fini de sonner. Dans la sombre clarté de l'aube, les religieux allèrent jeter un coup d'œil sur l'arbre où, en effet, leur apparut le corps raidi d'une femme.

Grandement alarmés, ils en informèrent le sous-préfet qui se déplaça en personne afin de procéder au constat. Il voulut faire desserrer les mains de la femme, mais les ouvrir s'avérait impossible tant la prise était solide. Un examen plus attentif révéla que les quatre doigts, à gauche comme à droite, s'étaient enfoncés, tels des crochets, dans le bois, au point que les ongles y avaient entièrement disparu. Il fallut la force de plusieurs gaillards pour les en retirer et la faire descendre de l'arbre. Les marques laissées

par les mains étaient des trous qui semblaient avoir été percés au moyen d'une alène.

Le magistrat dépêcha un garde s'informer chez le vieil aubergiste, où régnait la plus grande consternation à la suite de la disparition du cadavre et du triple décès des voyageurs. Le préposé l'ayant mis au courant de l'étrange incident, le vieil homme le suivit et ramena le corps de sa bru porté sur un brancard.

Le survivant fit savoir en pleurant au sous-préfet : « Nous étions partis à quatre mais je m'en retourne seul : comment faire accréditer pareille aventure au pays d'où je viens ? »

Le magistrat lui remit une attestation et un viatique pour le voyage de retour.

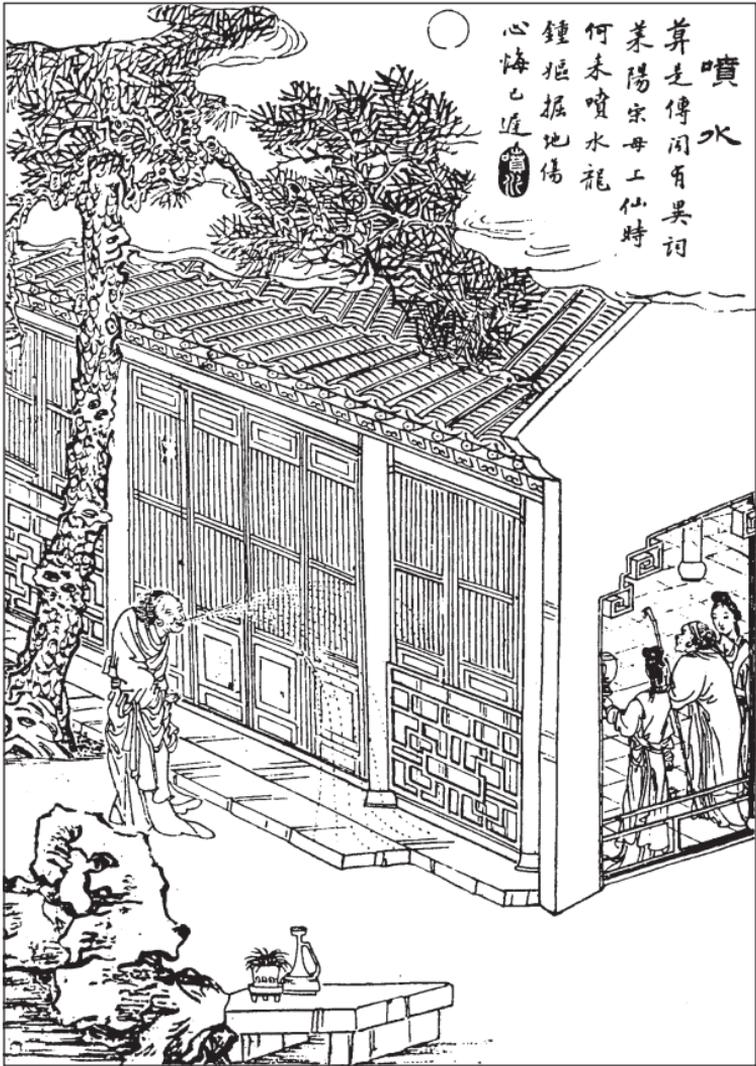


004 - *Aspersions fatales*

Du temps où Maître Song Yushu de Laiyang avait été affecté à un ministère, la résidence qu'il avait louée à la capitale était dans un grand délabrement.

Une nuit, alors que deux servantes veillaient sur Madame mère dans la salle où elle dormait, on entendit des crachotements dans la cour comme si quelque tailleur aspergeait des vêtements. Madame pressa les filles de se lever et de percer le papier de la fenêtre pour observer à la dérobée ce qui se passait.

Elles aperçurent une vieille naine bossue, aux cheveux blancs en forme de balai, couronnés d'un chignon de près



Aspersio fatale

de deux pieds. Elle courait autour de la cour, imitant le pas rapide de la grue et, tout au long de sa course, crachant de l'eau dont la provision semblait inépuisable.

Effarées, les deux filles retournèrent en parler à Madame. Alarmée, elle se leva et, soutenue par les servantes, gagna le bas de la fenêtre. Elles contemplaient ensemble l'étrange spectacle quand, soudain, la vieille surgit tout contre les croisillons et cracha droit vers l'intérieur. Comme le papier était déchiré, les trois spectatrices s'effondrèrent sans que personne dans la maison s'en fût aperçu.

L'on ne prit peur que lorsqu'on frappa à leur porte sans obtenir de réponse, alors que le soleil montait à l'est et que toute la maisonnée avait fini de se rassembler. Il fallut forcer les vantaux pour entrer et découvrir l'affligeant spectacle de la maîtresse et de ses deux servantes mortes côte à côte dans une même pièce. L'une des filles gardait un semblant de chaleur à hauteur du diaphragme. On la soutint pour lui administrer une potion : revenant à elle un moment plus tard, elle put raconter ce qui était arrivé.

A son arrivée, le maître crut mourir de douleur et de chagrin. On fouilla méthodiquement l'endroit où l'apparition s'était évanouie. Des cheveux blancs furent mis au jour lorsque l'on eut creusé à plus de trois pieds de profondeur. En déblayant plus avant, on dégagea un cadavre qui avait l'aspect de la vision et avait conservé le visage plein d'une créature vivante. Le maître fit battre le corps dont la chair et les os s'étaient en fait complètement décomposés : il n'y avait que de l'eau claire sous la peau !



005 - *Quand les pupilles se parlent. . .*

Fang Dong, de la capitale, était un lettré de talent réputé mais sa nature fantasque le portait à négliger les convenances. Toute fille en promenade aperçue sur son chemin devenait la victime de ses impudentes assiduités.

Un jour – c'était la veille de la fête de Pureté et Clarté –, alors que le hasard de ses pas l'avait conduit au-delà des faubourgs, il vit passer une petite voiture de dame aux courtines rouges et aux stores brodés, escortée de plusieurs rangs de gens de maison. La suite allait l'amble. Il y avait dans le groupe une servante montée sur un poney ; elle était d'une superbe prestance. Comme il s'en approchait doucement pour la lorgner de plus près, il remarqua que les rideaux du véhicule s'étaient écartés : y était assise une jeune demoiselle d'environ seize ans, magnifiquement parée, d'une beauté resplendissante. Jamais, de sa vie, il n'avait vu si charmante créature. Ebloui, chaviré, fasciné à ne plus pouvoir la quitter du regard, il la suivit sur plusieurs lis, tantôt galopant en avant, tantôt trottant en arrière.

Il entendit tout à coup la jeune fille appeler la servante et lui dire, quand elle fut sur le côté de la voiture : « Fais-moi le plaisir de baisser le store ! D'où sort ce fou qui ne cesse de venir m'épier ? »

La suivante s'exécuta et, se tournant vers le jeune homme, l'apostropha, indignée : « C'est la nouvelle mariée du septième jeune seigneur de la Cité aux Hibiscus

瞳人語

日淫原自意淫來
眸子盲時萬念
灰天視未遠從我
視轉移捷徑
在靈臺



Quand les pupilles se parlent...

et non commune fille de ferme qu'un quelconque bachelier pourrait se permettre de reluquer effrontément ! »

Ceci dit, elle ramassa une poignée de terre dans l'ornière et la jeta à la tête du garçon. Aveuglé, il ne pouvait plus ouvrir les yeux. Quand il se fut essuyé et les rouvrit, voiture et chevaux lui parurent lointains, presque indistincts. Il retourna sur ses pas, alarmé et perplexe.

Comme il se sentait incommodé aux yeux de façon persistante, il se fit examiner : la paupière soulevée, on s'aperçut qu'une petite taie s'était formée sur la prunelle. La nuit écoulée, le mal avait empiré au point que les larmes coulaient sans discontinuer. La taie grossissait. Elle atteignit en quelques jours l'épaisseur d'une sapèque. Sur la pupille droite, elle prenait la forme d'une spirale. Aucun des mille remèdes essayés ne produisait d'effet. Accablé de remords, prêt à en finir, le garçon ne songeait plus qu'aux moyens de se repentir.

Ayant appris que le soutra de la Clarté pourrait le délivrer de l'épreuve, il s'en procura un rouleau et invita quelqu'un à lui en enseigner la récitation, ce qui lui parut fastidieux au début, mais à la longue il y gagna peu à peu un sentiment d'apaisement. Sans autre occupation du matin au soir, il ne faisait que réciter en maniant le rosaire, assis en posture de méditation.

Au bout d'une année de pratiques assidues, étant parvenu à un état de détachement avancé, il entendit soudain venir de son œil gauche une voix fine comme d'une mouche : « Ce qu'il fait noir là-dedans, un noir de laque ! C'est à mourir d'ennui. »

De l'œil droit partit la réplique : « Pourquoi ne pas faire un tour avec moi, histoire de se changer les idées ? »

Fang sentit bientôt le chatouillement d'une reptation de chaque côté de son conduit nasal, suivi de la sensation de

choses qui s'en allaient en sortant par les narines. Au bout d'une absence prolongée, elles étaient de retour et remontaient du nez à l'orbite oculaire.

« Un bon moment que je n'avais exploré le jardin, reprit la voix, les orchidées perlées sont toutes desséchées et flétries... »

Le jeune lettré aimait beaucoup l'orchidée odorante et en avait planté abondamment dans le jardin. Il avait l'habitude de les arroser lui-même chaque jour, mais depuis qu'il avait perdu la vue, il ne s'en était plus inquiété. À peine avait-il surpris la conversation qu'il interrogeait sa femme : « Pourquoi laisser les orchidées s'étioler et mourir de soif ? »

Comme elle lui demandait d'où il tenait l'information, il lui en raconta la raison. Elle se hâta d'aller vérifier : les plantes étaient en effet desséchées. Intriguée au plus haut point, elle attendit, cachée dans la chambre, et vit deux petits bonshommes, pas plus gros qu'un pois, sortir du nez de son mari ; ils finirent par franchir la porte en bourdonnant. Comme ils s'éloignaient, elle les perdit de vue. Un moment plus tard ils rentraient bras dessus, bras dessous, et volèrent jusqu'à son visage à la façon d'abeilles ou de fourmis ailées regagnant leur nid. Le manège se répéta ainsi deux ou trois jours de suite. Puis Fang entendit l'homme de gauche reprendre la parole : « Ce tunnel sinueux est bien incommode à nos allées et venues ! Mieux vaut percer une porte.

— Ce ne serait vraiment pas facile, mon mur est trop épais, rétorqua le petit bonhomme de droite.

— Je vais essayer de mon côté, répondit celui de gauche, si j'y parviens, on se met ensemble. »

Le lettré sentit au fond de l'orbite gauche une sorte de gratouillis suivi d'une impression de déchirure. L'instant

d'après, ouvrant l'œil, il vit distinctement les objets posés sur la table basse, nouvelle qu'il annonça joyeusement à sa femme. Elle l'examina : une petite fissure déchirait la membrane opaque, à travers laquelle brillait la prunelle telle un grain de poivre fendu.

Le lendemain matin l'opacité avait entièrement disparu. Une observation attentive révélait en effet une pupille double, tandis que la spirale opaque de l'œil droit restait en l'état. Fang comprit que les deux homoncules logeaient sous la même orbite. Quoique borgne, le jeune homme y voyait dès lors bien mieux que naguère avec les deux yeux.

Il se conduisit dès lors avec une retenue plus grande que jamais, loué dans tout le canton pour son éminente vertu.

Le chroniqueur de l'étrange :

Un lettré du pays se promenait avec deux amis quand il vit passer au loin une jeune femme qui conduisait un âne. « O la belle ! » se mit-il à chantonner plaisamment. Se tournant vers ses compagnons : « Poursuivons-la, en chasse ! » Ils s'élançèrent à bride abattue, riant les uns des autres. Elle fut rattrapée en un instant : c'était la femme de son fils ! Dépité et rouge de confusion, le lettré restait muet, incapable d'articuler la moindre parole. Feignant l'ignorance, les amis s'appliquaient à évaluer les mérites de la fille en termes des plus crus. Au comble de l'embarras, le beau-père finit par balbutier : « C'est l'épouse de mon fils aîné ! »

Chacun d'en rester là en riant sous cape.

Souvent le volage se met de lui-même dans une situation qu'il est amené à regretter : il n'est pire ridicule.

Quant à la cécité entraînée par la poussière lancée dans les yeux, n'est-ce pas une forme de cruelle rétribution

voulue par dieux ou diables ? On ne sait quelle divinité règne sur la Cité aux Hibiscus ; ne serait-ce point une incarnation de bodhisattva ? Quoi qu'il en soit, en s'ouvrant une porte, leurs petites Seigneuries ont fait la preuve que démons ou génies, si méchants soient-ils, n'ont jamais empêché quiconque de se régénérer.



006 - La Fresque

Originaire du Jiangxi, Meng Longtan séjournait à la capitale en compagnie du licencié Zhu. Le hasard d'une promenade leur fit traverser un ermitage aux bâtiments et cellules de méditation de modeste dimension, désert sauf un vieux moine itinérant qui y avait suspendu sa robe. Voyant entrer des visiteurs, il rectifia sa tenue, sortit les accueillir et proposa de les guider selon leur bon plaisir. Le bâtiment principal abritait une statue de Sire Zhi, moine éminent de la secte de méditation. Les murs latéraux étaient couverts de peintures d'une si merveilleuse finesse que l'on en aurait cru les figures vivantes. Sur celui de droite, à l'est, était représentée parmi les nymphes célestes qui répandaient des pétales, une jeune fille à la chevelure pendante qui serrait une fleur, un doux sourire sur ses lèvres cerise prêtes à s'entrouvrir, les yeux comme sur le point de couler un regard enjôleur.

A force de la contempler, Zhu avait le cœur chaviré et l'esprit ravi sans même s'en rendre compte, car toutes ses pensées cristallisées sur cet objet l'avaient mis dans un

畫

微笑拈花壁上
珠鞋雲鞋兩
撲朝從未幻境
由心造試向黃
梁夢有無



état proche de l'hébétude. Tout à coup il se sentit flotter, comme s'il chevauchait nuées et brumes : il était entré dans la fresque !

La profusion des salles et pavillons lui fit comprendre qu'il n'était plus dans le monde des humains. Un vieux moine prêchait la Loi du Bouddha du haut d'une plateforme, entouré d'un grand nombre de religieux à l'épaule droite découverte. Zhu se tenait debout, mêlé lui aussi à la foule. Un moment après, se sentant discrètement tiré par la manche, il se retourna : c'était la jeune fille à la chevelure tombante qui lui souriait ! Elle repartit. Il la suivit sans la lâcher d'un pas le long de sinueuses galeries jusqu'à une maisonnette dans laquelle Zhu, hésitant, n'osait entrer. Elle tourna la tête, éleva la fleur qu'elle tenait à la main et, en la balançant, lui fit signe d'approcher, ce qui le décida à s'y précipiter.

Il n'y avait personne dans la chambre ; tout était calme : il la prit aussitôt dans ses bras sans qu'elle offrît grande résistance. Il s'ensuivit qu'elle lui accorda les plus intimes faveurs. Satisfaite, elle partit fermer les vantaux et, lui recommandant de se garder de tousser, promit de revenir à la nuit tombée. Il en fut ainsi deux jours de suite, jusqu'à ce que ses compagnes s'en aperçussent. Elles allèrent trouver ensemble le jeune homme et se mirent à taquiner la fille : « Un petit bonhomme déjà grand dans le ventre, comment peux-tu jouer les vierges avec ta coiffure échevelée ! »

Et de lui apporter épingles à cheveux et boucles d'oreilles en la pressant de se nouer un chignon. La fille, honteuse, ne soufflait mot.

« Mes sœurs ! s'exclama l'une d'elles, ne nous attardons pas ici, de peur de déplaire à qui vous savez ! »

Elles s'éclipsèrent en gloussant de rire. Le garçon contemplait sa bien-aimée coiffée d'un haut chignon aux

volutes vaporeuses barrées d'un phénix incliné, encore plus ravissante que les cheveux dénoués. Personne à l'horizon : ils en vinrent bientôt aux privautés les plus hardies, enivrés de senteurs de musc et d'orchidée. Soudain, avant même qu'ils fussent parvenus au terme de la jouissance, se firent entendre le martèlement brutal de bottes de cuir et le cliquetis de chaînes entrechoquées, suivis de vociférations et clameurs. La fille se redressa en sursaut, jetant avec Zhu un coup d'œil furtif : c'était un envoyé en armure d'or, au visage plus noir que laque, fers au bras et massue à la main, entouré de toute la bande des filles.

« Etes-vous au complet ?

— Oui ! répondirent-elles.

— Si l'une de vous dissimule quelqu'un d'ici-bas, qu'elle se dénonce sur-le-champ si elle tient à s'épargner de plus graves ennuis !

— Il n'y a personne », répliquèrent-elles, d'une même voix.

L'envoyé se retourna et, de son regard d'aigle, semblait sur le point de fouiller la cachette. Morte de peur, la jeune femme avait le visage plus gris que cendres froides. Elle ne sut que souffler, affolée, à Zhu : « Cache-toi donc sous le lit ! » Elle-même ouvrit une petite porte basse aménagée dans le mur et s'y faufila précipitamment.

Prostré, le jeune homme n'osait respirer. L'instant d'après, le bruit des bottes pénétrait dans la chambre, puis ressortait.

Comme la clameur du tumulte commençait à s'éloigner, il se sentit un peu plus rassuré, mais à la porte les discussions, les allées et venues ne cessaient point. Recroquevillé depuis si longtemps, il sentait ses oreilles bourdonner et ses yeux brûler. Sa position devenait intenable. Force lui était pourtant d'attendre calmement le

retour de la fille, sans plus songer à ce qui l'avait amené en pareille situation.

Resté pendant tout ce temps dans la salle, Meng Longtan cherchait des yeux Zhu qu'il ne voyait plus. Dans le doute, il s'enquit de lui auprès du vieux moine qui répondit en riant : « Il est allé écouter un prêche.

— Où ?

— Pas bien loin. »

Un moment plus tard, le moine entreprit de l'appeler en tambourinant du doigt sur le mur : « Cher donateur, il est temps de rentrer, pourquoi tant prolonger la visite ! »

Aussitôt apparut dans la fresque l'image de Zhu, redressé, l'oreille tendue, comme s'il avait mal saisi.

« Il y a belle lurette que ton compagnon de promenade t'attend », reprit le moine.

Il se détacha soudain du mur et, flottant, descendit, hébété, raide comme une bûche, le regard fixe et les jambes molles.

Fort alarmé, Meng l'interrogea sans rien brusquer : c'est qu'à peine caché sous le lit, expliqua Zhu, il s'était fait interpeller d'une voix de tonnerre ; il avait alors quitté la chambre pour voir ce qui se passait. Ils regardèrent la jeune personne qui tenait une fleur : au lieu de la chevelure pendante de naguère, elle portait un élégant chignon relevé en spirale. Abasourdi, Zhu salua mains jointes le vieux moine et lui en demanda la raison. Celui-ci répondit en riant : « L'illusoire naît de l'esprit humain. Quelle explication pourrait vous en donner votre humble serviteur ? »

Zhu gardait l'air contraint et restait d'humeur maussade, tandis que Meng, l'esprit choqué, soupirait, déconcerté. Ils se levèrent aussitôt et descendirent les marches vers la sortie.